

« *Amour m'a dit d'entrer* »



Photographie de Michel Vialle (2011)

Il est, dans nos vies, des seuils, des orées, des commencements ; ils sont autant de moments de grâce. L'ouverture de l'Avent qui, pour les chrétiens, marque le début de la marche de quatre semaines vers Noël et la naissance de Jésus Sauveur, est de ceux-là : « *Le peuple qui marchait dans les ténèbres a vu se lever une grande lumière ; et sur les habitants du pays de l'ombre, une lumière a resplendi* » (Isaïe 9,1).

Cette porte entrouverte par laquelle filtre une clarté resplendissante illumina Simone Weil (1909-1943) en 1938, après des années d'errance et de douloureuse recherche de la Vérité : élevée dans un agnosticisme complet, elle rejeta d'abord, à travers la philosophie notamment, l'existence de Dieu. Elle fut saisie par la violence d'un monde écrasant les faibles et, totalement éprise de justice sociale, en vint à s'engager dans la lutte syndicale au point de devenir ouvrière en usine pour partager le sort des masses misérables. Brisée physiquement et moralement par cette expérience, et plus encore par la folie et la barbarie des hommes pendant la guerre d'Espagne où elle s'était engagée aux côtés des Républicains, Simone comprit enfin que le christianisme était le seul chemin qui pouvait la rapprocher des petits et des pauvres.

C'est la lecture du poème anglais de George Herbert (1593-1633, contemporain de Shakespeare, c'est un poète métaphysique devenu pasteur anglican), intitulé « Amour », qui fut pour elle le porche d'une expérience mystique où elle reçut la visite du Christ : « *Je me suis exercée à le réciter en y appliquant toute mon attention et en adhérant de toute mon âme à la tendresse qu'il enferme. Je croyais le réciter seulement comme un beau poème, mais à mon insu, cette récitation avait la vertu d'une prière. C'est au cours d'une de ces récitations que le Christ lui-même est descendu et m'a prise.* » (*Attente de Dieu*).

Voici ce poème :

« *Amour m'a dit d'entrer, mon âme a reculé,
Pleine de poussière et péché.
Mais Amour aux yeux vifs, en me voyant faiblir
De plus en plus, le seuil passé,*

*Se rapprocha de moi et doucement s'enquit
Si quelque chose me manquait.*

*Un hôte, répondis-je, digne d'être ici.
Or, dit Amour, ce sera toi.
Moi, le sans-cœur, le très ingrat ? Oh, mon aimé,
Je ne puis pas te regarder.
Amour, en souriant, prit ma main et me dit :
Qui donc fit les yeux, sinon moi ?*

*Oui, mais j'ai souillé les miens, Seigneur. Que ma honte
S'en aille où elle a mérité.
Ne sais-tu pas, dit Amour, qui a porté la faute ?
Lors, mon aimé, je veux servir.
Assieds-toi, dit Amour, goûte ma nourriture.
Ainsi, j'ai pris place et mangé. »*

George Herbert (trad. Jean Mambrino), in *Études*, février 1974

C'est l'Incarnation de Jésus, dans son dépouillement, qui bouleversa l'âme de Simone Weil ; l'abondance des verbes de mouvement : « entrer », « a reculé », « le seuil passé », « se rapprocha », « s'en aille », « assieds-toi », « j'ai pris place » montre l'impossibilité où se trouve l'âme indigne de demeurer auprès de l'Amour ; elle ne l'acceptera qu'au dernier vers.

Rencontre, puis face à face, puis partage sont les trois étapes des trois strophes, dans un mouvement qui épouse le rapprochement progressif de l'âme. Elle a passé le seuil, mais elle est là comme une étrangère, comme quelqu'un qui n'est pas à sa place. Elle craint d'avoir été invitée par erreur et d'être indigne, comme dans la parabole du repas de nocés auquel un invité s'est présenté sans avoir la tenue convenable (Mt 22,1). Mais le Christ lui confirme son élection : « ce sera toi ». Pourtant l'âme n'ose pas Le regarder : « Oui, mais ». C'est la purification du regard par l'Amour, « qui a porté la faute » et guéri l'intérieur de l'homme défiguré par le péché, qui permet à l'âme de consentir à entrer, à demeurer, à partager : l'Amour servira le repas, comme dans l'évangile selon saint Luc : « *Il se ceindra, les fera mettre à table et, passant de l'un à l'autre, il les servira* » (12,37).

C'est donc la beauté d'un poème qui aura été la porte d'entrée vers la Lumière pour Simone Weil, témoignant ainsi de l'inspiration divine, source de tout chef-d'œuvre artistique.

Ce texte fait écho, mais dans une inversion des rôles, à celui de l'*Apocalypse* où c'est l'Amour qui invite l'âme chez lui, et non plus l'âme qui le reçoit chez elle : « *Voici que je me tiens à la porte, et je frappe. Si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui ; je prendrai mon repas avec lui, et lui avec moi* » (3,20).

« Viens, Seigneur Jésus ! » : ce cri parcourt tout le temps de l'Avent. En écoutant, ces jours-ci, l'« *Actus tragicus* » de Bach (*Cantate BWV 106*), c'est l'appel éperdu de Simone Weil que j'entendais dans la voix de la soprane : « *Ja, komm, Herr Jesu, komm!* » (Oui, viens, Seigneur Jésus, viens !)

<https://www.youtube.com/watch?v=xXMUpqSyJJo> (de 9'12" à 11'52")

Christine